

# La religion manichéenne : d'après les découvertes de Tourfan

Autor(en): **Gressmann, Hugo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **16 (1928)**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380149>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LA RELIGION MANICHÉENNE

### D'APRÈS LES DÉCOUVERTES DE TOURFAN (1)

---

#### *I. La Babylonie, foyer du manichéisme.*

Le manichéisme a ses origines en Babylonie. C'est dans ce pays que naquit Mani. Son père Patek (Patticius, Fouttak) venait de Hamadân, l'ancienne Ecbatane et appartenait à la famille des Haskanides. Il avait épousé une princesse parthe, de la maison royale des Arsacides et devait descendre lui-même d'une des familles les plus nobles de la Perse. Il est probable qu'il fut chassé de son pays par les troubles qui éclatèrent au moment où les Arsacides furent supplantés par les Sassanides.

Quoi qu'il en soit, c'est en Babylonie qu'il vint s'installer. Il vécut d'abord à el-Madâïn, ou plus exactement dans la partie de cette ville qui avait été fondée par les Macédoniens, c'est-à-dire à Ctésiphon sur le Tigre.

(1) M. Gressmann désirait ajouter quelques lignes à la traduction de son étude, afin de rendre hommage au petit livre que son collègue de Cambridge, M. F. Crawford Burkitt, a publié sur les Manichéens.

Empêché de le faire avant son départ pour l'Amérique, où il avait été appelé à professer dans plusieurs universités, il remit la rédaction de cette note au moment de son retour. Une maladie foudroyante l'a emporté pendant son voyage, l'arrachant brusquement à sa famille et à la science théologique, au sein de laquelle il occupait une place éminente.

Cet article est sans doute le dernier qui paraisse avec sa signature. Nous le publions dans un sentiment de respectueuse gratitude envers l'ami et envers le savant qui voulut bien, à plus d'une reprise, nous honorer de sa collaboration aussi bienveillante que distinguée. (*Réd.*)

C'est en 216 après Jésus-Christ que naquit Mani, dans les environs de la ville probablement ; nous ignorons le lieu exact de sa naissance. Le nom qu'on lui donna est un nom sémite, assez répandu parmi les Juifs de Babylonie ; on en peut conclure que Patek n'était pas sans éprouver quelque sympathie pour la civilisation sémitique telle qu'elle s'était développée dans les milieux hellénistiques qui entouraient Ctésiphon ; nous possédons du reste des preuves de cette sympathie dans le domaine religieux : car le « temple des idoles » auquel Patek fut fidèle pendant longtemps était probablement un sanctuaire chaldéen. Peu de temps avant la naissance de Mani, sa mère étant en espérance, une transformation s'était produite dans la vie intime de Patek. Un jour, il crut entendre, venant de l'intérieur même du temple, une voix qui lui disait : « Patek ! Ne mange pas de viande, ne bois pas de vin et n'aie plus aucun commerce avec ta femme ! » Cette exhortation il l'entendit à plusieurs reprises dans l'espace des trois jours qui suivirent. Après quoi Patek donna son adhésion à la communauté des baptistes qui exigeait alors de ses fidèles l'observation de ces trois vœux ascétiques. Et comme cette communauté avait son siège à Meisân, au confluent de l'Euphrate et du Tigre, Patek y transporta son domicile. Il s'y installa seul tout d'abord ; plus tard il prit avec lui son fils qui — les témoignages sont formels sur ce point — fut élevé dans la religion paternelle.

C'est dans cette communauté baptiste que Mani reçut donc ses premières impressions religieuses et c'est là également qu'il fut l'objet des révélations personnelles, qui devaient plus tard le séparer de la dite communauté. Il n'avait encore que douze ans quand il eut l'apparition de l'ange « el-taum » (ou Eltawam), messager du « Roi du Paradis de la Lumière », qui lui donna l'ordre préalable de rompre avec les siens : « Ton devoir consiste à pratiquer l'abstinence et à maîtriser tes désirs. Mais, en raison de ta jeunesse, le temps n'est pas encore venu de te manifester publiquement ». L'ange attendit que Mani eût achevé sa vingt-quatrième année pour lui apparaître une deuxième fois, et pour lui donner l'ordre de proclamer publiquement sa doctrine. Il est probable qu'il commença son ministère dans sa patrie babylonienne, car lorsqu'il parut pour la première fois dans la résidence des rois de Perse et y fit des adeptes — c'était le 20 mars 242, le jour même du couronnement de Sapor I<sup>er</sup>, date dont l'exactitude est

fixée avec précision par l'astronomie —, il était accompagné non seulement de son père mais de deux disciples : Siméon et Zachée.

Le message qu'il apportait ne nous était connu jusqu'ici que par le résumé très abrégé du Fihrist, la principale source arabe que nous possédions ; ce message aurait consisté essentiellement en ceci : Mani est le Paraclet annoncé par Jésus. Le livre du Shâpourakân, qui nous a été conservé par al-Birouni, renferme un résumé un peu plus détaillé : il nous apprend que Mani regardait le Bouddha, Zarathoustra et Jésus comme ses précurseurs, chargés d'apporter à diverses époques la révélation à l'Inde, à la Perse et à l'Occident. « Après quoi, cette révélation (celle de Mani) fut donnée et cette prophétie fut proclamée aux temps actuels par moi, Mani, l'envoyé du Dieu de vérité, au pays de Babylonie. » Mais les récentes découvertes de Tourfan nous montrent avec quelle insistance Mani a marqué son attachement à la Babylonie. Dans une légende qui raconte la guérison d'une jeune fille, le « Seigneur Mani » (*Mâri Mani*) répond à ceux qui lui demandent qui il est : « Je suis un médecin du pays de Babylonie ». Plus instructive encore est la chanson d'origine probablement araméenne — on pourrait l'appeler le psaume missionnaire de Mani — dont voici le texte d'après la traduction d'Andreas :

Je suis un disciple reconnaissant,  
je suis né au pays de Babel.  
C'est au pays de Babel que je suis né,  
je me suis tenu devant la porte de la vérité.

Je suis un disciple qui proclame son message,  
je viens du pays de Babel d'où je suis sorti ;  
Je suis sorti du pays de Babel,  
afin de crier à tous ceux qui sont venus sur la terre.

C'est vous, ô Dieux, que je veux supplier :  
vous tous, les dieux, remettez-moi  
mon péché par votre pardon !

Lidzbarski a montré que la forme particulière de ce psaume, l'anaphora, c'est-à-dire la répétition avec inversion de la phrase centrale, était d'origine araméenne ; le jeu de mots Babel (« Porte de Dieu ») et « Porte de la vérité » est également de provenance araméenne ; et l'on sait que pour les Sémites les jeux de mots

ont une grande importance, ils figurent toujours à une place décisive du poème, ici : à la fin d'une strophe. Pour qu'un diamant brille de tous ses feux il faut qu'il soit parfaitement taillé et habilement serti ; de même, pour qu'une idée fixe l'attention elle doit être soulignée par un jeu de mots, et l'on dira : Babel, la porte de Dieu, conduit au Dieu de vérité. C'est ainsi que, chez al-Birouni, Mani s'appelle « l'Envoyé du Dieu de Vérité », et cette vérité vient de Babylone.

Après la mort de Mani, Babylone est restée le centre de la religion manichéenne ; le « pape » des manichéens y résidait. Ce fut seulement la secte des Dênâvars (ce mot dérive de *den*, qui signifie : religion) ou des « religieux » qui fit opposition à l'autorité « papale » et, pour un temps du moins, refusa de s'y soumettre ; cette attitude fut probablement déterminée par des considérations géographiques et politiques, car ces « religieux » habitaient presque tous le Khorassan, c'est-à-dire à une grande distance de Babylone.

Après ce que nous venons de voir, on ne saurait douter que Mani ne considérât que sa patrie spirituelle et religieuse était Babylone et non pas la Perse. Cela explique comment il se fait que des sept écrits principaux qui nous restent de lui, six sont rédigés en langue araméenne et un seul en persan ; on en peut conclure que l'araméen — et plus exactement l'araméen de Babylone — était sa langue maternelle. Mais quelque nombreuses qu'aient été les trouvailles récentes, il n'a encore été découvert aucun écrit manichéen en langue araméenne originale ; tous les fragments retrouvés à Tourfan sont des traductions en langue persane, turque ou chinoise. Lidzbarski a eu l'idée intéressante de retraduire en dialecte mandéen (araméen) le psaume missionnaire de Mani que nous venons de citer, lui restituant ainsi à peu près sa forme originale.

Nous savions déjà que les manichéens ne se servaient pas pour écrire des lettres araméennes courantes, mais ce renseignement ne nous apprend pas grand'chose en lui-même. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Les fouilles de Tourfan ont mis sous nos yeux des textes rédigés en caractères manichéens et cela même sous deux formes différentes : une écriture soignée destinée aux ouvrages littéraires et une écriture courante pour l'usage quotidien. Nous

savons aussi aujourd'hui que l'écriture dite « manichéenne », n'était pas réservée aux seuls manichéens, qu'en conséquence il ne saurait être parlé d'une écriture secrète comme on le faisait couramment jusqu'ici par erreur. Il est vrai cependant que la différence existant entre les deux écritures limitait l'extension de chacune d'entre elles, comme c'est le cas aussi pour les marcionites et les manichéens, pour les Juifs et les Samaritains, qui tous possédaient leur écriture à eux et en étaient très fiers. L'écriture « manichéenne » se retrouve dans diverses régions de l'antiquité : tout d'abord en Babylonie, puis à Palmyre. Sa présence à Babylonie n'est pas autrement extraordinaire, car Mani a apporté cette écriture avec lui ; on en trouve des vestiges jusqu'aux environs de l'an 600 ap. J.-C. sur les *ostraka* magiques découverts dans les fouilles de Nippour et que l'on déposait sur le sol pour conjurer l'action des esprits (on les plaçait l'un sur l'autre afin de laisser entre deux un espace vide). Les manichéens conservèrent leur écriture lorsqu'ils s'établirent à l'étranger, car leurs livres sacrés étaient écrits dans cette langue. Il existait aussi une écriture persane, mais ni Mani ni les siens n'ont jamais songé à s'en servir, car la Babylonie était et resta toujours pour eux tous la terre sainte, le berceau de la vérité, la patrie religieuse à laquelle leur vénération allait sans réserve.

Une question se pose maintenant à nous : de quelle religion Mani est-il issu ? La religion chaldéenne de son temps (qu'il ne faut pas identifier avec l'antique religion babylonienne, pas plus qu'avec la plus récente) ne nous est connue, outre quelques renseignements provenant des auteurs classiques et des Pères de l'Eglise, que par de rares *graffiti* difficiles à déchiffrer, provenant de la ville d'Assour, du troisième siècle ap. J.-C. et dont nous devons le déchiffrement à la perspicacité de Jensen. Nous y trouvons, toujours vivace, une partie de l'antique panthéon assyro-babylonien, associé à des divinités étrangères : les dieux gréco-romains font totalement défaut, mais on rencontre d'autre part le Vohoumano iranien, « le bon esprit », venu sans doute à Assour avec la religion de Mithra.

Si l'on tient compte de tous les renseignements actuellement à notre disposition, on est autorisé à formuler la conjecture que voici : à l'époque de Mani régnait en Babylonie une religion hybride, à la fois chaldéenne et iranienne ; malgré les éléments

iraniens qui y avaient pénétré en assez grand nombre, le fond même de cette religion était constitué par les antiques et vénérables croyances astrales des Babyloniens qui, à cette époque, avaient fait la conquête de l'empire romain tout entier. Ce furent sans doute ces croyances qui séduisirent Patek, esprit accueillant et réceptif, et auxquelles il resta fidèle jusqu'au jour où il passa à la secte baptiste, dont nous avons à nous occuper maintenant.

## II. *Le baptisme pré-manichéen.*

La religion baptiste qui a précédé l'apparition du manichéisme est pour l'historien d'une très grande importance, car c'est sous son influence que Mani s'est formé et c'est d'elle qu'il est issu.

Ces « Baptistes » s'appellent en araméen Şabéens (du mot *sâbâ* qui signifie baptiser), en arabe *al-moughtazila* (de *ghazala* = baptiser). Le baptême a donc eu pour eux une importance capitale. Théodore bar-Khônî les appelle en araméen : *menaqqedê*, c'est-à-dire les purs (équivalent de : puritains ou cathares) ; on leur donnait ce nom parce qu'ils ne touchaient ni à la viande, ni au vin et qu'ils s'abstenaient des rapports sexuels ; après la pratique du baptême, ce triple renoncement constitue donc leur deuxième caractéristique.

La littérature arabe fait souvent mention de « baptistes », mais comme ce mot comporte diverses acceptions dans la langue arabe, il ne faut en user qu'avec précaution. Dans la plupart des cas, ces mentions concernent les habitants du Harran et les Mandéens ; la seule qui puisse se rapporter au baptisme pré-manichéen est la suivante, qui provient du Fihrist : « Ils enseignent que leurs adhérents doivent être baptisés et ils baptisent (c'est-à-dire ils lavent) tout ce qui sert à leur nourriture. Leur chef suprême porte le nom de el-Ĥasîḥ (Elchasaï), c'est lui qui a fondé la secte et qui a déclaré qu'il y a deux espèces d'êtres, les mâles et les femelles, et que les légumes ressortissent au genre mâle, le gui au genre femelle, tandis que les arbres en sont la racine. Leurs préceptes sont rédigés en prose et ressemblent à des contes. El-Ĥasîḥ avait un élève du nom de Siméon. En ce qui concerne les deux principes fondamentaux, ils étaient d'accord avec les manichéens ;

plus tard cependant leur communauté s'est divisée. Quelques-uns des leurs ont vénéré les étoiles jusque de nos jours ». Si ces renseignements sont dignes de confiance — et nous n'avons pas de raisons pour la mettre en doute — ils nous révèlent un troisième caractère du baptême pré-manichéen : le dualisme, et un quatrième aussi (bien que limité à une partie de la secte seulement) : les croyances astrales.

De ces quatre traits caractéristiques, trois se retrouveront dans le manichéisme. Et tout d'abord, l'ascèse ; les trois sceaux de la bouche, de la main et du cœur (*sigillum oris, manus et sinus*) ; les manichéens eux aussi, du moins les membres par excellence de la secte (les *electi*), sont appelés « les purs », « les parfaits ». Ensuite : le dualisme ; et il est très frappant de constater qu'en opposition avec le parsisme ils s'accordent pour enseigner que le principe du mal c'est l'élément féminin et que tout le péché de ce monde procède de l'instinct sexuel. En troisième lieu, la foi astrale ; l'eschatologie manichéenne attribue une importance décisive au soleil, à la lune et à l'ascension vers le ciel. Parmi les divinités manichéennes, il semble qu'il soit fait une fois mention de Sin (*Sin*) le dieu lunaire babylonien, dont le culte est resté vivace jusqu'à l'époque la plus tardive de l'histoire de la religion païenne.

Par contre le manichéisme a ignoré le caractère essentiel de la religion baptiste : nous voulons dire le baptême lui-même. Il est vrai que parmi les écrits de Mani on mentionne une « épître sur le baptême », mais il est dit expressément que le pardon des péchés du *consolamentum* y occupait la place du baptême chrétien. Cela explique pourquoi Mani a dû se séparer des baptistes ; du moment qu'il repoussait le baptême qui était la cérémonie fondamentale de la religion baptiste, il ne pouvait plus appartenir à cette dernière. Si nous possédions encore l'épître dont il vient d'être question, il est probable que nous connaîtrions les raisons de son attitude négative, sur laquelle nous n'avons pas le droit de formuler d'hypothèses. D'autre part, on constate avec étonnement que ce baptême et le manichéisme étaient d'accord sur certains points essentiels : ils avaient tous deux une cosmologie dualiste ; ils s'accordaient dans une même croyance astrale (l'ascension de l'âme vers le ciel) c'est-à-dire qu'ils avaient la même sotériologie et la même eschatologie ; ils préconisaient enfin tous deux la même doctrine ascé-



tique, ils s'accordaient donc dans une même manière de concevoir la vie pratique. On comprendra dès lors qu'on puisse appeler le fondateur de cette religion baptiste, el-Ḥasîḥ, le précurseur de Mani. L'on peut même reconstituer la chaîne complète des personnalités qui unissent les deux religions; les voici: tout d'abord le fondateur: el-Ḥasîḥ; puis Siméon son élève (on peut se demander si ce Siméon doit être identifié à celui qui fut disciple de Mani, sans qu'il soit possible de rien affirmer et de rien nier, la question se pose); puis Patek, père de Mani (dont le nom figure dans la formule grecque d'abjuration et ce qui explique qu'il puisse, comme Siméon, être considéré à la fois comme le précurseur et comme le disciple de Mani); enfin Mani lui-même.

Quelle était donc l'origine du baptême pré-manichéen de el-Ḥasîḥ? Avant de répondre à cette question, il nous faut examiner quels étaient les rapports que ce baptême entretenait avec la religion mandéenne.

### III. *La religion mandéenne.*

La religion mandéenne était, elle aussi, un baptême, ce qui explique pourquoi les noms de Şabir et de Moughtazila ont été mis en relations avec les mandéens. Dans l'ouvrage le plus récent que nous possédions sur la question, celui d'Isidore Scheftelowitz (1), nous lisons: « Comme Mani a grandi dans l'ambiance des conceptions religieuses des mandéens, celles-ci constituent, ainsi que nous le développerons plus loin, le fondement de son propre système ». En identifiant ainsi les baptistes pré-manichéens et les mandéens, Scheftelowitz se met en opposition avec les deux meilleurs connaisseurs du mandéisme, Brandt et Lidzbarski, lesquels, à juste titre, contestent cette identification. Si les mandéens, il est vrai, pratiquent le baptême et lavent leurs mets, ils ignorent d'autre part les trois autres caractères du baptême primitif: le dualisme, l'ascétisme (jamais ils ne se donnent le nom de « purs ») et les croyances astrales (ils en sont si loin, qu'ils considèrent les planètes comme des démons). Il faut relever enfin

(1) *Die Entstehung der manichäischen Religion und des Erlösungsmysteriums* (Giessen 1922), p. 6 s.

une dernière différence : l'écriture manichéenne n'a aucun rapport avec celles des mandéens et ne peut pas en être dérivée.

En conséquence, il faut le dire sans hésitation, Mani n'est pas issu de la religion mandéenne. La religion manichéenne et la religion mandéenne se séparent sur des points importants : ce qui pour les mandéens est essentiel, le baptême, n'existe pas chez les manichéens, tandis que la doctrine fondamentale du manichéisme, le dualisme et l'ascétisme, est absente de la religion mandéenne.

Il y a cependant lieu d'introduire ici une réserve, qui complique le problème que nous avons à examiner. En effet, si l'on fait abstraction des doctrines essentielles, il se trouve que sur des points secondaires il y a de nombreuses ressemblances entre les deux religions que nous comparons ici. Comment ce fait s'explique-t-il ? Il y a lieu de faire une distinction importante. Les ressemblances dont il vient d'être question procèdent en réalité non pas du manichéisme, mais du baptême dualiste de el-Hasîh qui a précédé le manichéisme, c'est du moins ce qu'il est possible de prouver par un exemple précis. L'ange révélateur qui a été envoyé à Mani lui avait été adressé par le « Roi du Paradis de la Lumière », que nous pouvons considérer comme l'être suprême du baptême pré-manichéen ; or, manichéens aussi bien que mandéens ont coutume d'appeler leur principale divinité : le « Dieu de la lumière ». Au reste, abstraction faite de cet exemple, l'hypothèse la plus vraisemblable, c'est que la religion mandéenne et le baptême pré-manichéen de el-Hasîh avaient de nombreuses ressemblances ; n'étaient-elles pas toutes deux des « baptêmes » et leur patrie à toutes deux n'était-elle pas la même région de la Babylonie méridionale ? Cela dit, il faut se garder de les assimiler l'une à l'autre et d'atténuer leurs différences. Comme nous ne savons rien du baptême pré-manichéen en dehors des traits que nous avons esquissés plus haut, le mandéisme pourra nous rendre de grands services pour en reconstituer l'image.

Il est de la plus haute importance, au point de vue scientifique, de distinguer ces deux baptêmes.

Constatons tout d'abord que, deux cents ans après Jésus-Christ, on rencontrait encore les derniers sectateurs d'un mouvement dont la première manifestation remontait à deux siècles plus haut, dans la personne de Jean-Baptiste. Aux limites chronologiques correspondent les frontières géographiques : Jean-Baptiste a vécu

dans le désert de Juda, lequel s'étend jusqu'aux rives de la Mer Morte ; la religion des mandéens et celle de el-Ḥasîḥ se sont épanouies sur les bords du Golfe Persique. Mer Morte et Golfe Persique marquent donc les deux limites extrêmes de l'expansion des communautés baptistes. Bien que nous ne puissions pas fixer encore d'une manière certaine le lieu d'origine du baptisme, on peut dire cependant avec certitude que cette origine doit se chercher sur le parcours du tracé des caravanes qui se rendaient de l'une des mers sus-mentionnées à l'autre ; ou, mieux encore, comme le baptisme ne se conçoit que dans un pays d'eau courante : sur la route qui longeait l'Euphrate et le Tigre d'une part, et le Jourdain de l'autre.

Il est un autre point que nous pouvons préciser encore. Le baptisme n'a pas été un mouvement uniforme, il s'est divisé d'emblée en sectes séparées, comme le gnosticisme auquel il est si étroitement uni. A vol d'oiseau, les traits communs s'imposent à l'attention ; mais si l'on y regarde de plus près on se trouve en présence de variétés sans nombre. Presque toutes les communautés baptistes ont leur propre fondateur, leurs rites et leurs doctrines particulières. Le pullulement individualiste, tel est le caractère commun à la gnose judéo-chrétienne et aux religions à mystères.

Les relations entre la religion mandéenne et le baptisme pré-manichéen restent obscures. L'historien se trouve en présence de deux possibilités. Ou bien el-Ḥasîḥ dépend directement de la religion mandéenne, mais il l'a transformée en empruntant autre part ses croyances astrales, son dualisme et sa mode ascétique. Ou bien ces deux religions dérivent indépendamment l'une et l'autre d'une religion plus ancienne de « gnostiques » baptistes. En tout état de cause, Mani dépend de el-Ḥasîḥ et non pas des mandéens, avec lesquels il n'a qu'une parenté indirecte.

La religion d'el-Ḥasîḥ était plus syncrétiste que celle des mandéens. Ces derniers, qui avaient rabaissé les dieux astraux des Chaldéens au rang de méchants démons, s'étaient de ce fait mis en opposition avec la religion chaldéenne ; el-Ḥasîḥ au contraire avait repris à son compte les croyances astrales de la Chaldée. Les mandéens, déjà, avaient subi l'influence de la religion iranienne, mais el-Ḥasîḥ fit un pas de plus en s'assimilant le dualisme et par conséquent toute la cosmologie iranienne. Quant à l'ascétisme, dont les origines ne peuvent remonter ni à la Chaldée ni à

l'Iran, il est probable qu'il a été emprunté à la religion bouddhique, dont l'influence s'est manifestée ici pour la première fois. Cela paraît d'autant plus vraisemblable que la division des manichéens — et probablement aussi des baptistes pré-manichéens — en *electi* et en *auditores* (ou du moins en deux classes dont les noms ont pu varier) a son origine dans les « moines » et dans les « laïques » des communautés bouddhiques.

De la comparaison que nous venons d'instituer il résulte que dès la période pré-manichéenne il s'est produit dans les régions méridionales de la Babylonie un mélange de religions des plus curieux, syncrétisme dont nous retrouvons les traces évidentes dans la religion des mandéens et dans celle de el-Ḥasîḥ, qui doivent être considérés comme les prédécesseurs immédiats ou comme les plus proches parents du manichéisme. En conséquence, il n'y a pas lieu de considérer le syncrétisme de Mani comme un élément secondaire dans ses conceptions religieuses, lequel se serait formé après coup et graduellement, au cours de ses voyages missionnaires en lointain pays ou lorsque le manichéisme pénétra dans les contrées étrangères — par quoi nous ne prétendons pas dire que ces deux facteurs n'aient pas exercé d'influence sur le contenu de la doctrine manichéenne —. D'emblée, la pensée et l'enseignement de Mani ont porté les traits d'une religion syncrétiste. Et cela pose une nouvelle question : comment expliquer ce syncrétisme babylonien et dans quelle mesure Mani fut-il déjà syncrétiste dans sa propre patrie ?

#### IV. *Le syncrétisme de Mani.*

Les circonstances historiques et les conditions géographiques du pays qui lui a donné naissance ont eu une influence décisive sur la religion de Mani; il y a passé toutes les premières années de sa vie. Quand il partit pour l'étranger, son « système » était déjà achevé dans ses grandes lignes.

Sa patrie, nous l'avons dit, s'appelait Meisân, en grec Mesênê, au bord du golfe du même nom (c'est ainsi que Josèphe appelle l'angle extrême du Golfe Persique). Or, dans les contrées marécageuses de Baṣra et de Wâsîṭ, qui sont formées à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate par les eaux conjointes de ces deux fleuves,

il y avait encore aux dixième et onzième siècles de l'ère chrétienne quelques survivants de communautés « baptistes ».

Deux localités de la région ont laissé un nom : Forât et Charax (c'est du nom de cette dernière localité que le pays porte aussi le nom de Charakene). La classe dirigeante de la population était formée par des Arabes parlant l'araméen comme les Nabatéens. Un gouverneur arabe nommé Hyspaosines, profitant des troubles qui agitèrent le pays sous Antiochus VII Sidetes, vers l'an 125 av. J.-C., se proclama roi et fonda la ville de Charax, dont on compléta le nom en Spasina, en l'honneur du souverain. Un des successeurs de ce dernier fut Abinerglos (vers l'an 9 av. J.-C.), qui joua un certain rôle dans l'histoire des rois d'Adiabène (= Assyrie) ; c'est à sa cour que grandit Izate, qui, gagné par un négociant israélite, passa plus tard à la religion juive avec sa mère la reine Zaddan (= Hélène). Nous connaissons aujourd'hui le nom de quinze rois de Meisân. Aux environs de l'an 225 ap. J.-C. le royaume perdit son indépendance, ayant été conquis par Ardaschîr I<sup>er</sup>, le fondateur du royaume sassanide. Ces événements se produisirent donc une dizaine d'années après la naissance de Mani, soit à l'époque où il eut sa première révélation.

La coïncidence de ces événements est-elle fortuite ? Mani, de race persane, voulut comme son père être Babylonien ; c'est dire qu'ils ne se considéraient pas, l'un et l'autre, comme devant être « rachetés » au point de vue politique ; bien au contraire, ils auront donc tous deux assisté avec amertume à la conquête de la Babylonie et à l'extension de l'empire sassanide. Parallèlement à ces bouleversements politiques dont Mani fut le spectateur, et spécialement à la catastrophe qui s'abattit sur sa patrie babylonienne, il se produisit un mouvement religieux de grande conséquence, car il réveilla dans les âmes une croyance ancienne déjà, qui joue un rôle capital dans les religions « baptistes » de Jean-Baptiste et du christianisme primitif, qui travailla sourdement un peu partout la plupart des sectes baptistes, jusqu'au moment où, sous la pression des événements politiques, elle se manifesta clairement au jour dans la personne de quelques grandes personnalités religieuses. Cette croyance, qui a agi sur les hommes à l'instar d'un ressort puissant et qui est l'une des plus considérables que fasse connaître l'histoire des religions, est celle que, après les prophètes et Jésus, Zarathoustra et Mahomet ont proclamée en

ces mots : La fin des temps est proche ! Mani vivait dans l'attente de la fin du monde ; il avait la conviction d'être le dernier des prophètes, le « Paraclet » promis, celui qui inaugurerait la dernière période de l'histoire de l'humanité et qui mettrait le sceau final à toutes les révélations antérieures. De là le cri qu'il a fait entendre à toutes les créatures terrestres lorsqu'il les a appelées à la rédemption et à la pureté, de là l'allure de ses prières, le rôle des jeûnes qu'il prescrit, de là enfin la rigueur de ses exigences ascétiques.

L'importance de la ville de Meisân provenait de son commerce. C'est là que venaient se croiser les grandes routes d'échanges qui, le long du Tigre et surtout de l'Euphrate et, à travers le désert, conduisaient de la mer jusqu'à Palmyre, le plus grand entrepôt de l'orient. C'est ce qui explique pourquoi on a retrouvé à Palmyre des inscriptions « manichéennes », c'est-à-dire en caractères de la Babylonie du Sud. Cette écriture suivit ainsi les marchands babyloniens vers l'occident, de même qu'en orient elle fut transportée par Mani et par ses missionnaires — à moins que, dans ces pays aussi, elle n'ait commencé par suivre les caravanes de négociants. Quoi qu'il en soit, ces derniers ont transporté avec eux dans les pays étrangers les grandes traditions spirituelles de la Chaldée, sa science, son astrologie, ses conceptions religieuses, exerçant en particulier sur la religion palmyrène une influence profonde. Seulement, une réaction ne devait pas tarder à se produire : d'un peu partout, les négociants accouraient en Babylonie méridionale, apportant leurs idées avec eux. On comprend dès lors comment il se fait que la religion des plus puissants des voisins de la Babylonie, les Iraniens, se soit répandue avec tant d'ampleur vers le midi et comment elle s'est si intimement mariée à celle des Chaldéens. On ne s'étonne pas non plus que des influences bouddhiques se soient fait sentir à la même époque dans ces mêmes pays, car on sait que depuis que Petra eut été conquise par les Romains en 106 ap. J.-C. les relations commerciales entre l'Inde et l'Europe ne prirent plus la route de l'Arabie du sud, mais passèrent par la Babylonie méridionale et par Palmyre. Il n'est pas probable qu'avant l'époque de Mani le bouddhisme ait fait des conquêtes en Babylonie, bien que la religion de el-Ḥasîḥ semble prouver le contraire ; mais il est incontestable que les

traits essentiels de la religion bouddhique ont été connus dans le pays dès le deuxième siècle de notre ère et qu'ils ont pu attirer en Inde un homme comme Mani.

Mais le tableau de la religion de la Babylonie du sud resterait incomplet, si l'on faisait abstraction du judaïsme et du christianisme, qui ont tous deux une part si importante dans le syncrétisme de cette religion. Les traces d'influences juives sont rares dans le manichéisme ; elles ne manquent cependant pas complètement. Il est bien remarquable que ces influences ne procèdent directement ni de la source chrétienne, ni de l'Ancien Testament ; elles se sont produites d'une part par la transmission orale de légendes amplifiées et d'autre part par le moyen du culte synagogal, qui semble avoir fait grande impression sur Mani — car il est difficile d'admettre qu'il ait subi d'autres influences ultérieures. Les fouilles de Tourfan nous ont appris que le manichéisme connaissait quelques-unes des formules les plus authentiquement originales du judaïsme : *qâdôsch, qâdôsch* et *âmên, âmên*, aussi bien que *Adonâi* ; il a connu également les anges puissants qu'étaient Raphaël, Michaël, Gabriel et Saraël et leur chef, Jacob l'ancêtre d'Israël. On trouve aussi parfois Bouddha, Zarathoustra et Jésus et, d'après d'autres documents, Adam, Seth et Noé, formant avec Mani une « septité » de prophètes. Pour le reste, le judaïsme est rejeté sans hésitation, Moïse très particulièrement, qui est tenu pour un menteur. Les exceptions que nous venons de citer — et on en pourrait augmenter le nombre — sont d'autant plus frappantes, et très particulièrement le rôle qui est fait à Jacob dans les textes de Tourfan, où il apparaît comme l'« ange suprême ». Ces faits s'expliquent cependant assez naturellement. Il est probable, en effet, que les Juifs avec lesquels Mani entra en relations étaient des apostats ou des fidèles assez détachés de leur foi. L'histoire de la conversion d'Izate dont il a été question plus haut, prouverait à elle seule déjà que les Juifs de Meisân n'appartenaient pas à des groupes de rabbins orthodoxes ; le négociant qui avait réussi à enthousiasmer Izate s'étant abstenu de lui parler de circoncision, il fallut faire venir de Galilée un Pharisien, du nom d'Eléazar, qui avait pour mission de convaincre le roi de la nécessité non seulement de lire mais d'observer la Loi et par conséquent de se soumettre à la circoncision. Les personnes qui appartenaient à ces cercles-là étaient

toutes prêtes à comprendre le christianisme, et ce n'est pas fortuitement que la maison royale d'Edesse se convertit au christianisme, tandis que celle d'Adiabène avait passé au judaïsme ; la plupart des chrétiens de Syrie, de Mésopotamie et de Babylonie doivent avoir été des judéo-chrétiens. Et si, après la destruction de Jérusalem, les Juifs ne sont pas rentrés dans la communauté chrétienne, la plupart d'entre eux ont adhéré à d'autres religions parce que le judaïsme orthodoxe insistait trop exclusivement sur la loi et sur la circoncision. Le judaïsme édulcoré, dont nous ne pouvons suivre l'histoire que grâce à certains faits isolés, dominait probablement dans les juiveries de la diaspora ; il a certainement joué un rôle important au milieu des religions de ce temps-là. Car les Juifs, dont le cœur s'ouvrait à toutes les nouveautés très particulièrement dans le domaine de la religion, ont joué le rôle de levain non seulement dans le christianisme et dans l'Islam, mais encore dans plusieurs sectes gnostiques, parmi les mandéens en particulier. Et il n'est pas interdit de supposer que Mani — aussi bien que el-Hasîh avant lui — a recruté ses premiers adhérents dans les cercles de ces Juifs, qui, tout en vénérant Jacob comme leur ancêtre selon la chair et bien qu'ils l'eussent élevé à la dignité de « prince des anges », ne voulaient cependant rien savoir de Moïse et de sa loi et le méprisaient comme s'il avait été un faux prophète. Il est très significatif de constater que des deux premiers disciples de Mani, l'un, Siméon, portait certainement un nom juif, et l'autre, Zachée, très probablement aussi, ce qui voudrait dire que ces deux apôtres du manichéisme étaient des Juifs.

Tel est le milieu, exceptionnellement riche au point de vue spirituel et religieux, dans lequel Mani s'est formé ; on ne s'étonnera pas qu'il ait exercé sur son développement intérieur une influence décisive. Il n'est pas rare dans l'histoire des religions de voir des commerçants dont l'âme était ouverte à la vie divine jouer un rôle important ; le plus remarquable exemple qu'on en puisse donner est celui de Mahomet. Il se peut que le père de Mani ait été un commerçant lui aussi. En outre, dans les pays et dans les villes où cohabitent des religions différentes, il règne habituellement une vie religieuse intense, qu'entretient la concurrence quotidienne.

Autrefois on tenait Mani pour le fondateur d'une secte chré-



tienne, ce qu'il n'a certainement pas été. Aujourd'hui on discute pour savoir si c'est sous l'influence de la religion chaldéenne qu'il a entrepris son œuvre de réforme religieuse, ou bien s'il est un héritier de la religion de l'Iran. Aucune de ces hypothèses n'est exacte. Nous avons cherché à montrer que Mani dépend d'une religion baptiste syncrétiste provenant de la Babylonie méridionale, religion dans laquelle étaient venus se fondre des éléments d'origine chaldéenne et iranienne et, probablement aussi, des influences judéo-chrétiennes et bouddhiques. En tous cas, toutes les religions qui viennent d'être nommées se retrouvent, dans des proportions inégales il va sans dire, dans la religion de Mani ; la seule question qui puisse se poser, c'est de savoir quelle a été l'influence prépondérante. Mani, lui, voulait être Babylonien ; or quand un homme insiste sur ce qu'il veut être et non pas sur ce qu'il est en réalité, c'est que la question est tranchée pour lui, il s'est décidé. D'autre part, il est indéniable que les influences chaldéennes dans la religion de Mani n'ont pas l'importance de celles qui lui viennent de l'Iran : nous n'en voulons pour preuve que le fait que Mani n'a retenu que quelques noms de dieux chaldéens, tandis qu'on rencontre dans sa religion le panthéon iranien presque au complet. En outre, la religion manichéenne a joué un beaucoup plus grand rôle dans l'histoire des croyances iraniennes que ce n'est le cas pour la religion chaldéenne ; car c'est par opposition au manichéisme que la religion de Zarathoustra s'est organisée solidement en Eglise, comme la religion chrétienne l'avait fait auparavant en réaction contre Marcion et contre le gnosticisme.

Au reste, ce débat sur les origines du manichéisme nous paraît stérile, et nous en ferons maintenant abstraction. L'indiscutable originalité de la religion de Mani, c'est son syncrétisme conscient ; syncrétisme qu'il faut se garder de confondre avec un éclectisme de fantaisie qui emprunterait arbitrairement et comme en se jouant des éléments bigarrés à une bigarrure de croyances. Ses adversaires donnent parfois, il est vrai, quand ils poléminent contre lui, une image très fautive de sa pensée, en relevant pour les ridiculiser telles notions cosmologiques fantastiques, d'une allure légendaire et incohérente, aussi incompréhensibles pour eux du reste que pour nous, et qu'ils n'ont pas de peine à attribuer arbitrairement à une religion comme à une autre, parce qu'ils les

ont préalablement arrachées à l'ensemble dont elles font partie. Il serait injuste et faux de juger Mani à la lumière de ces témoignages trompeurs. Mani a agi, en créateur puissant qu'il était, sous l'influence d'une contrainte irrésistible. Une religion qui eût fait abstraction du syncrétisme n'aurait pas répondu aux besoins religieux de son temps et des hommes au milieu desquels il s'est trouvé placé ; une telle religion serait du reste inconcevable et par conséquent impossible. Ce syncrétisme inévitable, qui s'imposait à lui, Mani l'a intégré dans sa religion, consciemment et avec fierté. Le message qu'il a apporté, c'est celui de la religion universelle ; c'est — si l'on veut bien nous permettre cette comparaison arithmétique — le commun dénominateur auquel toutes les autres grandes religions devaient se laisser réduire, celle des Perses comme celle des chrétiens, celle des Chaldéens comme celle des Indes. Sa religion, ce n'était pas un « système » soigneusement ajusté, c'était une révélation. Personnellement appelé par le Roi du paradis de la Lumière, qui s'adressait à lui par l'organe de son Ange, il était, pour employer une expression recueillie dans une des légendes de Tourfan, « un apôtre illuminé de la religion merveilleuse ». Les manichéens ont toujours été aussi pleins d'enthousiasme pour la majestueuse beauté de leur religion que les disciples de Zarathoustra pour la leur et ils lui sont restés fidèles jusqu'à la mort sur la croix. Rien mieux que la puissance missionnaire qu'elle a déployée et que les succès inouïs qu'elle a remportés, ne montre jusqu'à quel point la religion manichéenne a répondu aux besoins les plus profonds de l'époque au sein de laquelle elle est apparue. Religion syncrétiste universelle, le manichéisme était plus propre qu'aucune autre religion de son temps à répondre aux besoins religieux des peuples si divers qu'elle s'efforça de gagner ; pour les Persans Mani s'est fait Persan, il s'est fait bouddhiste pour les bouddhistes et chrétien pour les chrétiens. Sa religion s'est montrée capable de modifier partout, sinon son essence intime, du moins sa forme extérieure et de se plier aux exigences des nations au sein desquelles elle ambitionnait d'agir.

V. *L'expansion du manichéisme et les fouilles de Tourfan.*

L'histoire de l'expansion de la religion manichéenne est obscure.

Sapor I<sup>er</sup>, roi sassanide (241-272), semble pendant un temps avoir eu des sympathies pour le manichéisme. On raconte que son frère Perôz procura à Mani une audience auprès du roi et que la personnalité du prophète lui fit grande impression, à tel point que le souverain se montra bienveillant jusqu'à satisfaire tous les désirs de ce Mani que naguère il avait voulu faire saisir et mettre à mort.

Mais il arriva que, dix ans plus tard, le chef des prêtres de la religion persane ayant remporté la victoire sur Mani dans une dispute publique, Sapor se détourna du dualisme des manichéens pour revenir à celui des mages, et fit poursuivre Mani qui n'échappa à la mort que par la fuite. C'est alors (ou peu auparavant, suivant certains documents) que Mani entreprit un voyage qui dura quarante ans. Il parcourut le Khorassan, la Chine (c'est-à-dire le Turkestan) et l'Inde, d'autres pays encore, poursuivant sans trêve son œuvre missionnaire et laissant dans chacun de ces pays l'un de ses douze apôtres en qualité de surintendant religieux.

Le successeur de Sapor, Hormuz I<sup>er</sup>, favorisa Mani de sa royale bienveillance, mais il ne régna qu'un an (272). Bahrâm I<sup>er</sup>, qui le remplaça sur le trône, poursuivit Mani de sa haine ; l'ayant fait saisir, il ordonna qu'il fût écorché vif, puis décapité ; après quoi sa dépouille fut clouée sur le gibet. Il avait soixante ans.

La mort de Mani fut le prétexte d'une persécution si violente que ses adhérents furent contraints de s'enfuir dans les pays avoisinants. Ils s'y maintinrent jusqu'à ce que le royaume perse eût été renversé par les Arabes, soit environ quatre cents ans. Alors, sous le règne de Ommyades (661), ils furent autorisés à rentrer en Perse. Plus tard cependant, ils furent encore victimes de la persécution, en particulier sous le règne de Mouktadir (908 à 932). Les manichéens qui restèrent dans le pays furent obligés de faire mystère de leurs croyances ; d'autres s'installèrent dans le Khorassan, et c'est ainsi que cinq cents d'entre eux se réunirent à Samarkande. Le souverain sassanide (bouddhiste) du Khorassan allait les faire

mettre à mort, lorsque le roi de Chine (c'est-à-dire du Turkestan), qui était un prince ouïgour, lui envoya ce message : Il y a trois fois plus de musulmans dans mon pays qu'il n'y a d'adhérents de ma religion dans le tien. Après quoi il l'informait que s'il avait le malheur de toucher un seul de ces derniers il massacrerait tous les musulmans et détruirait leurs mosquées. Impressionné par cette attitude, le souverain du Khorassan laissa les manichéens en paix et se borna à exiger d'eux un impôt de capitation.

Nous n'avons pas à retracer ici les étapes de la marche triomphale que le manichéisme a faite en Occident. Il remporta ses succès les plus éclatants dans l'Afrique du nord, et l'on sait que pendant neuf ans Augustin fut auditeur des « manichéens » ; leur religion fut anéantie dans ces pays par la victoire des Vandales. Le culte de Mani pénétra à Rome et à Byzance ; et, malgré les persécutions auxquelles il fut exposé, il se maintint en Europe pendant près de mille ans. En dehors des nombreuses sectes qu'il suscita dans la péninsule des Balkans, il faut nommer les communautés des Bogumils et des Pauliciens, des Cathares et des Albigeois, qui toutes, du plus au moins, sont les héritières du manichéisme. Leurs littératures et leurs sanctuaires ont été anéantis par leurs adversaires ; on n'en a retrouvé que de misérables restes en Egypte. C'est au climat sec du Turkestan oriental que nous devons de posséder sur eux les documents les plus abondants. Plusieurs expéditions européennes ont parcouru ce pays avant la guerre ; quatre campagnes allemandes, en particulier, y ont été entreprises de 1902 à 1914, essentiellement sous la direction de Grünwedel et de Le Coq (1).

Le Turkestan a joué en Asie un rôle capital que lui ont valu sa situation géographique et ses destinées historiques. Ce pays a été le lien naturel entre l'Afghanistan (l'antique Gandhâra) à l'occident, et la Chine en orient. Le voyageur qui se dirige de l'ouest à l'est doit traverser le pays de Gandhâra, au pied du versant méridional du plateau du Pamir, puis, par le passage du Chaïbar, descendre dans la vallée de l'Indus. De Gandhâra, d'autres routes encore conduisaient sur le haut plateau du Tibet et, plus loin

(1) Il suffira de rappeler aux lecteurs français le rôle de premier plan qu'a joué M. Paul Pelliot dans l'exploration du Turkestan oriental. (*Réd.*)

*Journal asiatique 1911, 1913 -*

encore vers le nord, dans la plaine du Turkestan, ou bassin du Tarim. C'est dans cette dernière région, le long de la route parcourue par les marchands de soie et qui se prolonge jusqu'en Chine, qu'aux septième et huitième siècles probablement les missionnaires manichéens ont fondé leurs premiers établissements. Le bassin du Tarim est limité à l'ouest par une région désolée, le désert de Gobi, appelé aussi « la mer desséchée » ; mais le bassin lui-même est habitable et c'est sur ses bords que s'est développée autrefois une civilisation opulente. Jusqu'au huitième siècle, le pays fut occupé par des peuples venus de l'Iran oriental et qui avaient été soumis par une peuplade indo-scythe, les Tokhares — ou par un autre peuple appartenant à la même race aux yeux bleus et aux cheveux rouges — dont la langue a été récemment déchiffrée. La situation de ce pays se transforma aux environs de l'an 750 ap. J.-C., lorsqu'une peuplade turque, les Ouïgours, en fit la conquête et éleva la ville de Khotcho au rang de capitale. Les Ouïgours venaient des bords du lac Baïkal, où vivaient les Kök ou Turcs bleus, dont l'écriture « runique » a été elle aussi déchiffrée.

C'est de Chine, et non pas d'occident, que les Ouïgours ont été gagnés à la foi manichéenne. Leurs souverains, Bougoug-Khan (759 à 780) et son successeur, furent de fidèles adhérents de cette nouvelle croyance ; il en fut ainsi jusqu'au jour où l'empire des Ouïgours succomba sous les coups de l'invasion mongole. Ces faits, ignorés jusqu'à ces dernières années, ont confirmé les dires du voyageur arabe Mas'oudi ; dans ses « Prairies d'or », il raconte qu'il y a entre le Khorassan et la Chine un empire turco-manichéen, dont la capitale a nom Kouûschân, et il ajoute : de toutes les hordes turques et des peuplades qui leur sont apparentées il n'en est pas une aujourd'hui (943) qui soit plus nombreuse et mieux gouvernée que celle des Ouïgours. Leur religion est celle des manichéens ; et ils sont le seul peuple de race turque qui se soit converti à cette croyance.

Or c'est à la civilisation ouïgoure que nous devons l'essentiel des découvertes manichéennes du Turkestan oriental.

Les manuscrits mis au jour par les explorateurs européens dépassent en importance toutes les autres découvertes faites dans ce pays. Ces manuscrits ont rendu à la science une partie de la littérature originale des manichéens, pas toujours dans la langue

primitive toutefois. Chavannes et Pelliot ont publié la traduction du chinois d'un ouvrage didactique manichéen (1) ; or cet ouvrage utilise deux écrits de Mani, le *Livre des trois moments* (*Epistula Fundamenti*) et le *Livre des deux principes*, qui, réunis, constituaient le catéchisme des « auditeurs ». Les fragments de manuscrits manichéens qui sont conservés, au nombre de plus de mille, au « Museum für Völkerkunde » de Berlin, sont rédigés en diverses langues et en divers dialectes ; tout d'abord dans la langue sacrée de la religion persane, le pehlvi moyen-persan, c'est-à-dire soit dans le dialecte officiel, qui fut la langue des Sassanides, soit dans le dialecte de la Perse du nord-ouest, qui fut celle des Arsacides ; puis en langue soghdienne, qui fut l'idiome commun des habitants iraniens du Turkestan et qui est lui aussi un dialecte moyen-persan ; enfin en langue ouïgoure, un dialecte vieux-turc. Ces ouvrages, qui reproduisent en partie la dogmatique manichéenne, contiennent aussi en partie des documents liturgiques, qui correspondent en une certaine mesure à nos recueils de cantiques ; ils ont été publiés et traduits dès 1904 par F.-W.-K. Müller et Le Coq dans les comptes rendus et dans les mémoires de l'Académie des sciences de Berlin.

Plus récemment encore, Le Coq a fait connaître les « miniatures manichéennes » qui ornent ces manuscrits (2). Les manichéens, qui s'étaient formés à l'école des Sassanides, ont, en effet, transporté au Turkestan l'art de l'illustration et de la fresque. Les éléments constitutifs de cet art remontent soit à l'époque gréco-romaine, soit à l'époque persane, soit aux influences bouddhiques ; plus tard des influences chinoises se firent encore sentir. Mani, « le peintre » comme on l'a nommé, passe pour avoir orné lui-même ses temples de fresques et ses évangiles de miniatures ; nous pouvons nous rendre compte de ce qu'était son art d'après les découvertes que nous venons de mentionner et qui fascinent l'historien moderne par tout ce qu'elles lui révèlent sur l'histoire de la religion.

Parmi les nombreuses figures que l'on rencontre sur les monuments manichéens, les plus facilement reconnaissables sont celles

(1) Journal asiatique, années 1911 et 1913.

(2) Cf. A. VON LE COQ. *Buddhistische Spätantike Mittelasiens*. Bd. II : *Die manichäischen Miniaturen*. Berlin 1923. La reproduction en couleurs de ces miniatures est une véritable merveille typographique.

des moines (*electi*), vêtus d'une robe blanche et d'une cape de même couleur, attachée sous le menton par des rubans rouges et dont les pointes tombent jusque sur la poitrine. La plupart du temps, ils portent les mains jointes dissimulées dans leurs manches, en signe d'humble soumission. A côté d'eux paraissent des nonnes (*electæ*) et peut-être aussi des laïques (*auditores*). Les prêtres figurent très fréquemment aussi ; leurs diverses dignités sont reconnaissables aux couronnes et ornements divers qu'ils portent, sans qu'il soit possible, du reste, de rien préciser sur ce point ; il semble cependant que l'un de ces tableaux représente cinq catégories de prêtres réunis : les docteurs (*magistri*), les servants (*episcopi*), les administrateurs (*presbyteri*), ceux qui veulent être parfaits (*electi*) et les auditeurs (*auditores*). Parmi les portraits qui figurent dans son livre, Le Coq croit avoir découvert celui de Mani lui-même ; le personnage en question a les traits d'un noble vieillard, le front haut, barré de fortes rides ; les yeux sombres aux formes schématisées évoquent le type mongol. C'est donc le portrait d'un Asiatique d'Extrême-Orient, d'un évêque de cette race peut-être (nous avons dit que le manichéisme est venu au Turkestan par la Chine), mais ce ne peut être celui de Mani. La tête est surmontée d'un double nimbe, formé par le disque solaire doublé d'un croissant de lune ; or ce nimbe est assez fréquent dans les documents qui nous occupent, sous une forme plus schématisée toutefois. Le disque solaire se rencontre aussi fréquemment ; il porte dans un de ces portraits, à ses extrémités, des ornements stylisés où Le Coq a cru reconnaître des ailes d'aigle, et il a sans doute raison, car on peut suivre le disque solaire ailé d'Égypte jusqu'en Perse, en passant par l'Asie Mineure ; nous aurions donc affaire ici à un motif égyptien ayant pénétré jusque dans le Turkestan. Sur la même image, on voit figurer la seule divinité manichéenne que l'on puisse nommer avec quelque certitude : douze têtes nimbées désignent le Dieu de la terre de lumière avec ses douze gloires majestueuses (les éons), ou le Dieu de la lumière avec ses douze éléments. Quant aux autres divinités manichéennes, aux anges et aux démons que l'on rencontre sur ces miniatures, il n'en est aucune qui porte un nom, ni aucune que nous puissions identifier ; sur l'une des plus belles de ces œuvres d'art, qui représente la visite du roi des Ouïgours à l'évêque manichéen du pays, on aperçoit trois divinités hindoues (Ganésa, Vichnou et Schiva), lesquelles avaient probablement pénétré avec le bouddhisme dans la religion mani-

chéenne et qui y ont joué un rôle qui nous échappe ; rôle assez important, semble-t-il, puisque devant eux les anges manichéens ont voilé leurs mains. Une autre image intéressante représente la fête du Bêma : sur une estrade de bois se dresse une chaire complètement dissimulée sous un grand drap ; devant, une coupe remplie de melons et de raisins, une table chargée de pains d'orge représentant le tribut traditionnel offert aux moines par les laïques ; tout autour s'étage la hiérarchie manichéenne à ses divers degrés. La fête du Bêma était destinée à célébrer Mani comme le maître par excellence. Elle a peut-être son origine dans certaines mœurs juives déformées ; on sait que le judaïsme ne reconnaissait pas de maître suprême, les rabbis succédaient aux rabbis ; mais il est curieux de constater que la tradition voulait qu'à la mort d'un rabbi la chaire de son successeur fût tenue toute prête et l'on avait coutume de la voiler tant qu'elle n'était pas occupée.

Les découvertes de Tourfan dépassent en importance le champ spécial de l'histoire des religions, elles intéressent aussi au plus haut point l'histoire de la civilisation, celle en particulier des relations qu'ont entretenues entre eux les peuples indo-européens.

Nous voudrions le montrer sur deux points, où il semble que les fouilles du Turkestan aient conduit les problèmes très près d'une solution.

Le premier concerne le rayonnement de l'Occident, l'expansion de ses idées, de ses représentations religieuses, de ses moyens d'expression artistique et des particularités de sa culture, rayonnement qui, on en a maintenant des preuves, a gagné l'Extrême-Orient. Afin de prolonger la conquête de la culture hellénique, du Gandhâra où Alexandre le Grand avait établi ses vétérans et ses colons, jusqu'en Chine et jusqu'au Japon, on avait envoyé des expéditions dans le Turkestan ; or les découvertes récentes ont montré que le royaume manichéen des Ouïgours a joué un rôle essentiel dans ce mouvement expansionniste. L'influence de l'hellénisme est sensible non seulement sur les fresques mais sur les miniatures ; signalons comme particulièrement frappantes à cet égard les figures ailées de la Nikê qui sont spécifiquement grecques, ainsi que l'habitude de placer les statues des dieux, soit individuellement soit par groupes de trois, sous des arcades.

On peut se demander ensuite si l'influence de l'hellénisme sur



le manichéisme, débordant le champ des formes d'art et des monuments figurés, ne s'est pas fait sentir aussi dans un domaine plus profond et moins accessible à l'historien. Mais d'autre part on ne s'en tiendra pas à ces constatations-là, car la réciproque est pour le moins aussi vraie, nous voulons dire : la pénétration en Europe d'idées, de motifs littéraires et de particularités provenant de l'Extrême-Orient.

Il est encore une question, d'un puissant intérêt, mais que l'état actuel de nos connaissances ne permet que de poser : les manichéens eux-mêmes n'auraient-ils pas, à un certain moment, joué le rôle d'intermédiaires entre les deux civilisations ? Il nous suffira de citer un exemple, entre autres, pour mettre en lumière l'importance du problème posé. Ne se pourrait-il pas que certains motifs empruntés à des nouvelles ou à des légendes bouddhiques et que nous retrouvons en Occident où ils ont pénétré par des voies très diverses, aient dû leur popularité, en une certaine mesure, à l'intérêt que la religion manichéenne leur avait marqué. Car si, comme nous l'avons vu, certaines divinités bouddhiques ont été officiellement accueillies par le manichéisme à côté du Bouddha, il serait curieux que des récits bouddhiques n'aient pas dans certains cas accompagné ces divinités. Or c'est bien ce que les découvertes de Tourfan nous montrent abondamment. Il est donc possible que certains éléments de la religion bouddhique aient émigré de pays en pays par l'office des missionnaires manichéens.

La théologie chrétienne, enfin, a été singulièrement enrichie par les découvertes du Turkestan oriental. Elle y a acquis une connaissance beaucoup plus intime et plus approfondie de la religion des manichéens ; elle y gagnera aussi une vue beaucoup plus claire de son essence et de son importance historique. On peut penser ce que l'on veut de certaines parties des travaux de Reitzenstein, et en particulier de son *Iranisches Erlösungsmysterium*, mais le fait que cet historien a compris l'importance religieuse de l'idée de rédemption et a reconnu qu'elle constituait l'un des ressorts essentiels de la religion manichéenne, constitue un grand progrès dans notre connaissance de cette religion. On peut se demander, il est vrai, si ce qui pour nous est la chose essentielle l'a été dans la même mesure pour les manichéens de tous les temps

et de tous les lieux. Les Pères de l'Eglise pensaient que c'était non pas la sotériologie, mais la cosmologie qui constituait l'idée centrale de la croyance manichéenne, et ils ne se sont pas fait faute de couvrir de sarcasmes et de ridicule cette cosmologie, à leurs yeux si peu raisonnable. Nous ne contesterons pas que certains éléments de la dite cosmologie paraissent absurdes, mais l'ensemble du système en impose, car il représente une conception générale de l'univers combinée à une philosophie de l'histoire du monde qui n'est point médiocre. Le manichéisme envisage l'évolution cosmique de l'univers, des origines à la fin des temps, comme régie par un plan d'ensemble, lequel a pour fin la rédemption des dieux et des anges, des hommes et du monde et qui doit aboutir à l'anéantissement des ténèbres et au triomphe définitif de la lumière. Dans le monde actuel, ténèbres et lumière sont encore mélangés, mais le but de l'histoire universelle c'est de les distinguer l'un de l'autre, comme ils l'ont été aux origines de toute chose. C'est en vue de cette distinction que le monde a été créé et c'est à collaborer à cette œuvre que tous les hommes sont appelés. Seulement les passions des sens par leur puissance démoniaque contribuent à l'accroissement des ténèbres et ne font qu'accroître la misère du monde. Pour que se réalise la pensée divine, il faut que les hommes aident à l'évolution indispensable, qu'ils s'abstiennent de tous rapports sexuels et de ce qui peut y pousser, comme la viande, le vin et le capital. L'ascèse seule et la fuite hors de ce monde sont capables de sauver l'humanité.

Est-ce ce combat contre le péché, et spécialement contre les rapports sexuels, qui a contribué à attirer au manichéisme un nombre toujours croissant d'adhérents ? Est-ce la distinction rigoureuse entre moines et laïques, qui concilie si bien les rigueurs du principe avec les commodités de la vie quotidienne ? Il ne nous appartient pas de le dire. Mais quoi qu'il en soit, il reste que la religion qui a satisfait pendant neuf ans l'âme ardente d'un Augustin et qui a pu, dix siècles durant, se maintenir en pleine Europe en face du christianisme, doit avoir possédé une puissance d'attraction, nous dirons même de fascination, sur laquelle il n'est pas vain d'arrêter sa méditation.

HUGO GRESSMANN.